

DÉCHIRURES

Kintsugi

Laure d'Orcemont

DÉCHIRURES

Kintsugi

Nouvelles

© **Laure d'Orcemont**

ISBN : 979-10-359-6404-7

Dépot légal : juillet 2023 - Achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Comme tout est fugitif, éphémère !
Ne dure que ce qui nous déchire !*

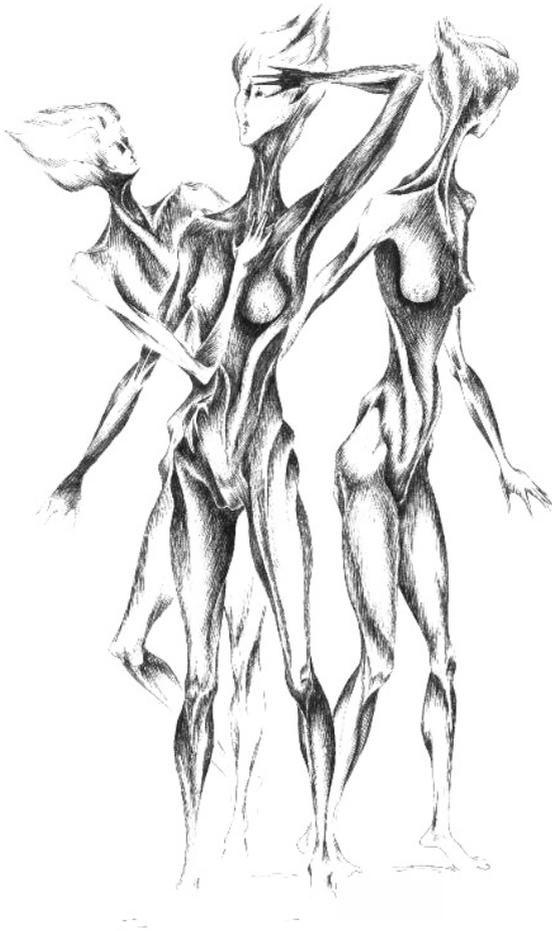
Michelle Guérin

*Une fois, j'ai vu la foudre toucher un arbre.
Je me suis senti proche de lui. Il y a un moment
où l'on se brûle, c'est intense et merveilleux.
Après, il ne reste que des cendres.*

Eric-Emmanuel Schmitt

*L'écriture, comme l'amour, n'a de sens
que si on accepte de perdre pied. De quitter
le rivage. Quitter la terre ferme, s'enfoncer
dans l'eau du fleuve, se laisser emporter.
Bien sûr, il y a un risque à prendre en amour,
ou dans l'écriture, on peut y laisser sa peau.*

Laurence Tardieu



Dessin gravure : MLPU
Collection personnelle
- Les Écorchés -

Un jour je dirai peut-être :

“Tu as bien fait de me dire ce que j'espérais enfin entendre, de ne pas avoir tenu compte de la distance que je posais entre nous, de m'avoir enfin regardée comme je souhaitais l'être.”

Un jour il me dira sans doute :

“Tu as eu raison de croire ce que tu devinais de moi, de me souffler l'air qui me manquait, de m'aider à ouvrir une autre vie en plus.”

Alors, je lui dirai sûrement :

“Mais pourquoi as-tu attendu ce jour-là, pourquoi n'as-tu pas osé le jour d'avant, et encore d'avant, il y a bien longtemps ?”...

Mais ça, c'est dans une vie rêvée idéale, celle que l'on suppose encore parfois possible, s'il n'y avait... nos déchirures.

* * *

PRÉAMBULE

Il existe un Art au Japon, appelé le Kintsugi, qui consiste à réparer les brisures d'une céramique en y faisant fondre de l'or. Cela redonne à l'objet sa fonction première tout en lui conférant une autre valeur. Il est clair pourtant que tous les objets brisés ne sont pas totalement réparables. Il est certain également que seuls quelques artisans experts sont capables de rendre au bol brisé sa forme ou sa contenance. Mais le fait est là, ce qui a pu retrouver, grâce à cet art, une certaine forme d'intégrité, est souvent encore plus précieux, plus noble et beau que le bol sans aucune histoire ni fracture.

L'artisan, comme dans beaucoup d'arts japonais, ne cherche pas tant le but que le geste, dans la cérémonie même du geste. Aucun n'est vraiment prémédité, mais chacun est méditation. Il ne se déroule jamais à l'avance, dans une intention claire du mental, il se déroule au présent, dans une attention claire du cœur. Il lui faut en quelque sorte écouter l'histoire que raconte la cassure, non pas pour en connaître seulement les contours,

ce que son œil suffit à voir, mais pour comprendre par quelles fragilités le trait de fracture a creusé et dessiné son passage. Car l'artisan ne doit pas seulement reboucher un trou, mais redonner un sens à cette béance avant d'y couler son or.

Que cette réparation soit possible pour des objets ne garantit pas qu'elle soit possible pour les cœurs brisés, et nous l'avons tous plus ou moins, à un moment ou l'autre de notre parcours, mais cela laisse un peu d'espoir. L'espoir qu'une rencontre, une relation, avec un amour, un ami, un passant mieux inspiré ou un thérapeute attentif, offre à nos cœurs blessés ou déchirés une seconde vie en dehors du rebut et du néant de l'oubli.

Il ne s'agit pas uniquement d'un puzzle où il faut mettre bien à leur place chacune des pièces éparpillées. Et cela ne consiste pas non plus à recoller les morceaux pour faire disparaître les fractures. Bien au contraire, c'est avec l'or d'une émotion, qu'on appelle amour, amitié, écoute, demande de pardon sincère ou compassion, c'est donc avec l'or d'un amour, non qu'on efface, mais qu'on souligne, qu'on met en valeur cette ligne de brisure. Devenue cicatrice de l'invisible. Devenue cette marque d'une différence... C'est le signe tangible d'une fragilité qu'un geste tendre est venu remplir de sa bienveillance afin de consolider sa sensibilité toute particulière.

Ainsi, l'art du Kintsugi est le signe d'un art encore plus subtil de la relation. Redéposés en de bonnes mains, nos cœurs brisés peuvent porter des cicatrices d'or et se trouver plus magnifiques encore : les êtres les plus forts sont souvent ceux qu'on a d'abord crus fracassés, mais qui, morceaux par morceaux, ont trouvé une autre forme.

L'intensité des mots que l'on jette parfois sur une idée qui passe, dans un élan, sur une feuille, un carnet, un mail, parfois un texto, ne doit pas laisser ignorer qu'ils ont été spontanés au début et qu'ils aspirent à le rester. Mais qu'entre-temps... ils ont été rouges-sang-passion ou gris-vert-de-rage, parfois bleus-douceur ou même blancs-de-glace, ou noirs-désespoir... mais toujours avec une part de vérité ou de vécu. Au fil des histoires racontées dans ce livre.

Il arrive aussi que leur vrai sens s'en échappe, devienne un monde à l'envers, les mots sont comme ça, à la merci d'une banale lecture contrariée ou reniée, en danger parfois de n'être pas compris tels qu'ils cherchaient à l'être, surtout ceux que l'on se dit quand tout commence, ou bien quand tout finit, car ils sont plus fragiles que les autres.

Dans ces récits et nouvelles d'un jour, d'un soir, d'un court moment et d'une époque passée, le temps est suspendu, mettant un point virgule, ou de suspension, sur une situation imaginaire ou vécue, avec un point de chute qui même avec son point final, reste parfois inattendu ou surprenant. Les mots ont leur vie aussi, ils peuvent se froisser, se faner, réchauffer ou devenir froids et distants, même nous rappeler quelque chose de déjà connu, mais tant qu'on les pose, ils sont juste ce qu'ils doivent être, un couloir d'émotions, une source d'aveux, de désir de vie et de preuves pleine page...

Décrire ces brefs instants, et les rendre signifiants d'une tranche de vie, reste en fait le plus difficile, le choix du mot doit guider l'histoire courte du récit, car lorsqu'elle est instinctive, cette écriture peut s'égarer, se perdre sur le trottoir d'en face... au hasard-regard de passants qui s'en moquent.

Il se passe tant de choses dans une vie, avec souvent des personnages qui se croisent ou bien se rejettent, qui s'aiment ou se renient, chacune de ces histoires contient en elle le germe d'un devenir en résilience ou d'un nouveau destin à vivre. Au choix...

On dit parfois que les pierres posées sur la route, devant nos pas, peuvent être considérées comme des barrières voire des interdits insurmontables ou au contraire, si on s'en donne la peine, ainsi que des ponts et des passerelles nous aidant à avancer. C'est à nous de choisir ce que nous voulons en faire...

Malgré les épreuves ou les brisures... et toutes les déchirures de la vie, il reste l'espoir. Il y a un avant, mais il y aura aussi un après... Il y aura un kintsugi...

Alors c'est en lisant entre les mots, les virgules et les points, les accents et les verbes, que ces courtes histoires deviennent importantes, peut-être seulement l'espace d'un chapitre de vie, pour que les paroles retrouvent leur authenticité, qu'on ne les oublie pas, avec des mots qui ont été pensés avant même d'avoir été racontés. Mais quelquefois vraiment vécus...

* * *

La maison sur l'océan

* * *

La maison sur l'océan

1ère partie

... Ainsi tu es là. À aucun moment je ne me demande ce que je fais au beau milieu de tout ce vert, avec l'océan derrière. Je pense que pour toi c'est pareil. Je viens de quitter Paris pour la première fois depuis sept ans. J'y ai vécu comme une interne sans savoir vraiment pourquoi, avec pour seule frontière verte franchie, plusieurs fois par an, celle du bois de Boulogne.

Je commençais à regarder les bacs à fleurs des jardins, en bas de chez moi, en finissant par penser que la nature cherchait à s'accrocher partout, sorte d'arapède pugnace, alors que chez toi, je la vois bouger dans le vent, autour de ta maison verte.

C'est une autre celle-là. Elle est normale, accessible et vivante. Sans besoin de s'accrocher au premier mur venu pour attraper un peu de lumière. Il y a même des arbres jusque dans ton jardin, des vrais, des droits mais aussi des tordus. Les miens semblent toujours jeunes et malingres, peu sûrs d'eux, ceux qui habitent

ce petit square, entre des grilles ternes, soutenus par des tuteurs. Ta maison regarde l'océan. Deux étages en pierre et des volets en bois bleu d'une autre époque. Elle est enveloppée d'une multitude de tons que je ne connaissais plus. Après les rosiers qui courent le long de ton terrain et les glycines qui tombent sur les pavés, tu m'as montré un hortensia bleu qui s'accroche à un laurier sauge. En arrivant, tu m'as seulement dit, laconique :

“La Terre, si on lui fout la paix, tu vois, elle pousse toute seule, elle grandit et elle meurt sans faire chier son monde, elle n'a pas besoin qu'on la triture, qu'on la soutienne ou qu'on la bourre de médocs...”

J'avais oublié. Ce calme. Je ne m'en lasse pas. En moins d'une semaine je ne m'en épuise pas encore. Et je suis la première surprise d'avoir accepté aussi rapidement de pouvoir me sentir bien et dans un début d'apaisement encore impensable il y a seulement quelques semaines.

Mais je n'ai pas toujours autant aimé la tranquillité non plus, seulement à force de vivre dans les bruits, la musique, les sorties, j'avais oublié tous les silences qui réparent. Paris finit par assassiner tout ce qui ressemble en moi à de la guérison. J'y vivais en accélération permanente, en instabilité constante, en désynchronisation. Dans les avenues, partout, je courais comme tout le monde, du boulot à la maison, en clignant des yeux pour effacer le trop plein de lumière vive... Ou mes rêves. Et dans cette agitation folle, j'ai fini par perdre le peu de confiance qui me restait encore en choisissant de sombrer dans ce dernier chagrin-là.

Lui, il m'a plantée, puis il est parti un matin en me laissant la trace d'une césarienne sur le cœur comme une barrière de barbelés dans ma vie. La suite, classique, à force de rester prostrée au fond de ma maison, absente de tout, mon patron m'a proposé d'y rester définitivement. Il ne me restait plus que des escapades et quelques bouées de survie en apnée sur internet, des radeaux de la méduse un peu branlants, évasions immobiles et sortes de pontons d'accostage sans suite. C'est dans une de ces tentatives de fuite dans cet écran de veille que je t'ai croisé et rencontré. Et que je me suis, en fait, un peu réveillée...

Lorsque tu m'as parlé de ton coin, il m'a fallu ouvrir *Google Maps* pour situer l'endroit où je viendrais squatter mes peines avec quelques-unes de mes affaires, même sans valises. Facile, en tirant un trait de haut en bas à partir de Paris, puis en biais, c'est presque direct. Avec quelques précisions, du bout d'un crayon, tu m'as indiqué le lieu. La pointe d'une minuscule presqu'île en Morbihan.

Une falaise, un rocher, la mer, et puis tout ce vert.

Tête en mer et pied en terre...

L'idée de survivre au-delà de la peine a fait son chemin. Je me sens rebelle. C'est encore fragile comme rébellion. Tout juste une insubordination au verdict brutal mais pourtant prévu de son désamour. Violent quand même. En à peine quelques jours, en quittant mon appartement pour te rejoindre, j'ai rassemblé tout ce qui pourrait m'aider à refaire surface. Lui, il en fait partie encore un peu. Une photo de nous deux, de lui surtout, car moi je me planque toujours un peu, une pierre lisse et translucide, toute irisée d'un peu de mauve et de vert, roulée, gravée d'un idéogramme chinois, un pendentif usé, un message griffonné de

sa main, un CD qu'il m'avait donné vite fait en pensant déjà à autre chose. Pas grave, des petites pierres qui n'amassent pas mousse... mais qui roulent au loin...

Parce que je n'avais pas prévu tout ça. Parce qu'il est encore trop tôt ou parce qu'il est peut-être trop tard, même pour tenter de prévoir ! Parce que surtout, ma dernière histoire, avec lui, a été un tel désastre de dénis et de mensonges, de coups portés au corps et au cœur, de violence physique et verbale, avec plus de vides que de pleins, que tous les hommes rencontrés ensuite n'ont été que des compensations. Parce qu'aucun ne restait plus tard qu'au début ou au mieux, la fin du jour suivant. Parce qu'ils n'étaient que des va-et-vient sans autre intérêt que de réveiller un peu de confiance perdue, comme on ouvre son vagin à des inconnus pour en chasser le reste d'amour fané qui s'y accroche encore. Ou alors, parce que détruire tout ce passé dans ces quelques jeux de séduction que j'emmenais jusqu'au fond d'un lit, devenait une étrange substitution à cette saloperie d'amour perdu, des ersatz de sentiment, dans lesquels je pouvais glisser des supposés "je t'aime" dans un orgasme, et sans même qu'ils puissent se projeter vers une suite ou l'avenir.

Il avait donc, soigneusement, fracassé en plein vol ce que je pensais être le point final de ma vie de femme. Lui m'avait cisailée, tailladée de dégoût sur moi-même et carrément mise en pièces. Poterie, non je n'ai pas dit potiche, quoique... en mille morceaux informes. Et puis son regard noir bizarre, insondable, inabordable, dur. Et son agressivité toujours, pour rien...

Et petit à petit la dépression s'est infiltrée. Sournisement. En regardant mes cheveux clairs qui s'accrochaient parfois un peu, de temps en temps sur ma brosse, chaque fois que je me

coiffais parce qu'il le fallait bien. En me regardant marcher sans âme qui me suive, à me voir entrer et sortir des endroits où j'allais et venais comme une barque à la dérive. En me laissant submerger dans cette fatigue soporifique puis mon « marre de tout », presque chaque soir en poussant la porte de mon petit appartement sans aucune plante verte valide, cette cuisine sans parfums et son frigo neurasthénique, cette chambre désertée et impersonnelle, sommairement meublée, et sans plus aucun objet venant de lui...

Je me sentais progressivement vidée, mes ressorts internes usés, et cette drôle de nouvelle apparence de moins en moins trompeuse, en évitant les miroirs, juste capable de me glisser sous la couette pour attendre je ne sais quoi, avec un livre, un grog au rhum et miel ou quelques autres saveurs d'alcools...

C'est pourtant au moment où j'ai baissé la garde, que tout est arrivé. C'est là, à cet endroit même du néant, de l'absence totale de révolte, quand je me suis sentie la plus vulnérable ; je suis tombée sur toi, comme une rémission à ma maladie du manque et que le « *mal-a-dit* » a choisi de fuir sous ton nouveau regard. Que je ne connais pas encore très bien, sauf de loin.

* * *

Ainsi tu es là, entre ton rocher de granit brun et ton bout d'océan profond, devant cette maison aux volets de bois bleu. Et c'est comme une naissance, mais sans césarienne...

... Quelques rayons de soleil viennent frôler la petite table de ferronnerie noire, aspergent le vieux banc de pierre moussue et recouvrent timidement d'un peu d'ocre, au couchant des heures, le vert de l'herbe sauvage cachée sous les arbres. Et le ressac étouffé des vagues, harcelant, en continu. La soirée tombe lentement en posant des ombres sur les murs de granit. Elles couvriront bientôt tout le terrain en pente douce, jusqu'à l'endroit où nous sommes assis, juste devant l'océan. Tu me regardes, tu m'écoutes... Cela faisait longtemps que je n'avais pas reçu ce regard-là, en pleine face, direct, sur mes paroles et sur mes gestes, j'avais oublié que ça existait encore, un homme qui écoute...

Il y a tant de quiétude devant mes propres mots, dans le silence de cette nature vive, que je me demande encore comment j'ai pu consacrer tant de jours et de nuits entières ailleurs. J'aime la nuit, j'aimerais continuer de pouvoir désirer ce que j'ai tant aimé avant et qui m'a tant détruite, et je sais que tu n'accepterais pas que je ne me suffise pas de toi. Mes amis et mon passé respirent encore en moi, les fêtes espérées et ratées, les espoirs estompés de mes yeux, ou de mon corps abîmé par les coups... Je me sens comme une femme battue et qui serait étonnée de ne plus recevoir de coups pour rien, juste pour le plaisir de faire mal. Là je ne suis battue que par les vents et les embruns du soir, et cela m'étonne. Je suis en train d'apprendre autre chose, une respiration naturelle, à tes côtés, toi qui n'es jamais pressé, ni agressif, jamais angoissé, puisque tu as déjà vécu ta propre vie, en traversant plusieurs existences en parallèle. Car toi, tu me comprends, tu as l'heure et le tempo de la musique du temps à vivre sans le rater sans cesse. Tu fais attention...

Autour de nous, de moi, tout est différent et pourrait enfin mettre de la distance entre ce que je peux maintenant accepter et ce que j'ai été incapable de repousser, comme découvrir une nouvelle manière d'être aimée par exemple, avec un peu de ton âge dans les mots, de poids dans la peau, de la raison et du sens dans les actes. Je reste une femme insoumise et libre, et je lis dans tes yeux que les miens resteront ceux que tu ne crains pas de regarder en face. Je n'ai plus peur de l'avenir. Tout était si trouble et tout faisait si mal... Je vois que pour toi, qui as connu le meilleur et aussi le pire, rien ne changera. Que toi... tu ne t'attarderas pas seulement sur des moments qui t'amuse un temps, ou sur une image fausse et superficielle de femmes trop stéréotypées... Pour au moins l'une de ces raisons-là, je crois que je vais apprécier ce mois d'été qui s'achève, et que je vais apprécier de comprendre pourquoi vieillir signifie accueillir... et aussi plaisir.

Voilà que tu lèves les yeux vers moi, silencieux, dépose ton livre en prenant soin de glisser un marque-page dans le chapitre en cours.

Tu as seulement dit : *Viens !..*

Tu me tends la main que tu as burinée et sage. Et qui porte ses histoires de travail et de mirages aussi. Tu vis avec la précaution des autres et ça me rassure, tu fais attention, c'est une autre façon d'exister qui me paraît simple et belle même si je suis encore fébrile et comme ébréchée. Bien sûr, je recule encore devant cette sorte de douceur inhabituelle pour moi.

Oubliée...

Il te faudra sans doute du temps et un peu ou beaucoup plus de patience, pour que j'accepte à nouveau de laisser vivre celle restée dissimulée en moi depuis trop longtemps, par peur des coups, des bleus au corps et à l'âme, mais qui guette derrière les premiers sourires le moment d'aller danser sur un nouveau chemin.

Mais c'est toi qui m'inviteras cette fois. Tu sais qui je suis, tu sais même qui je ne suis pas, en tout cas toi au moins tu l'as deviné, enfin je crois...

Vais-je prendre cette main ?

À suivre...

* * *

La porte fermée

* * *

La porte fermée

Au début, Ingrid l'avait rencontré, au milieu d'une fête, ou bien ailleurs peut-être. Comme un coup de projecteur sur son cœur ébréché par la vie. Et l'avait désiré, sagement, sans espoir au début, avec espoir plus tard. Sans jamais chercher à en faire une simple conquête pour seulement un unique soir.

Tout juste avait songé qu'il pourrait vouloir et aimer la revoir... et la connaître vraiment.

Pourtant, lui la suivait par ses mots, posés à sa fenêtre, juste pour lui, et par quelques jeux de regards, de rencontres par hasard, ou lancées à l'arrache et un peu dans le brouillard.

De hasards en réseaux, de maux en mots, cela dura longtemps mais arriva finalement l'heure du rêve attendu. L'invitation lancée, après des jours sans même l'entrevoir.

Ingrid est entrée chez lui, presque timide et comme en faute. Mais il y avait beaucoup trop, accrochés un peu partout, les portraits et les photos bien installées d'une autre.

Car dans son inconstance, il n'avait même pas songé à les retirer, tout au moins les dissimuler pour celle qui venait...

Mauvais point, mauvaise approche.

Premier loupé. Et il y en eut tant d'autres ensuite...

Cette nuit-là, il a ouvert sa porte, ses bras, ses yeux, mais elle son cœur en entier, coupé en tranches et par quartiers. Comme un pamplemousse orange sanguine.

Plus sang qu'orange...

On ne savait pas trop, lequel attendait vraiment l'autre. Elle y a cru pourtant. Mais à force de frôler leurs peaux, ils ont tenté de chasser la peur. Ils se sont découverts et reconnus peut-être, et leurs deux voix murmuraient dans la nuit. Ils ont parlé longtemps, comme ceux qui regrettent d'avoir trop attendu, et comblent leur retard. Caresses tendresses et sexe sans réelle profondeur ni ancrage. Mais ce n'est pas si grave, pour une première fois, dédiée à la découverte de l'autre. Elle a voulu y voir le début d'une vie tandis que lui ne pensait qu'à passer la nuit, juste désœuvré ou par ennui... vous croyez ?

Quand ils se sont laissés, Ingrid avait encore dans la tête ses promesses de la nuit, des gestes et des regards. Et tous les petits mots doux et bêtes, mais qui pour lui se sont effilochés au vent. Qui rendent les lendemains moins tristes, et moins blafards, mais qui se sont avérés vains et dénués de leur vrai sens, bien plus tard. Le temps livide est passé depuis, déchirant ses rêves en chemin, pourtant elle n'a rien oublié...

Il lui a tant manqué. Il lui a manqué longtemps... parfois.

En tout cas ce qu'il avait été pour elle durant cette nuit-là.